



FloriLettres

Revue littéraire
de la Fondation La Poste

> numéro 128, édition octobre 2011

SOMMAIRE

- 01 Éditorial
- 02 Entretien avec Annie Ernaux
- 09 Extraits choisis - Annie Ernaux
- 11 Annie Ernaux - Portrait
- 12 Ecrits intimes et confidences 1910-2010
- 14 Dernières parutions
- 16 Agenda
- 21 Agenda des actions de la Fondation La Poste - Automne 2011

Annie Ernaux

Éditorial

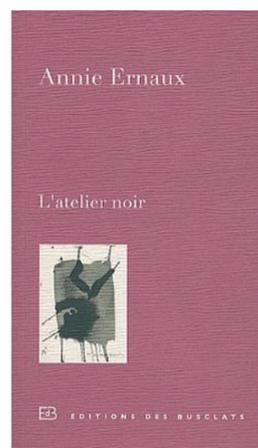
Nathalie Jungerman

Depuis son premier livre, *Les Armoires vides*, publié en 1974, Annie Ernaux ne cesse de questionner l'écriture, la forme à donner à chacun de ses textes dont l'objet n'est pas « l'invention d'un récit » mais la saisie d'une réalité singulière et collective.

À partir de 1982, elle a pris l'habitude de dater et de noter sur des feuilles éparées ses recherches et réflexions qui précèdent la rédaction de ses ouvrages. Pour les éditions des Busclats et grâce à Marie-Claude Char et à Michèle Gazier qui lui ont proposé d'écrire en marge de son œuvre, elle s'est risquée à la mise au jour de ce document de travail qui n'avait pas vocation à être montré. « C'est un journal de peine, de perpétuelle irrésolution entre des projets, entre des désirs ». En même temps que ce « journal d'écriture » paru sous le titre *L'atelier noir*, sort chez Gallimard dans la collection Quarto, *Écrire la vie* qui rassemble en un volume la majeure partie de ses livres, parmi lesquels *La Femme gelée*, *La Place*, *Une femme*, *La Honte*, *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, *Passion simple*, *Les années* ainsi que dix courts récits dont l'un sur Cesare Pavese. En préambule à l'édition, Annie Ernaux a construit un « photojournal » à partir de photographies personnelles et d'extraits de son journal intime « parce que se dessine ainsi visuellement un parcours familial et social qui fait sens ».

Rencontre avec Annie Ernaux dans sa maison de Cergy, le temps d'un entretien...

Pour ce cent vingt-huitième numéro de FloriLettres, Gaëlle Obiégly, écrivain, que nous avons interviewée en 2005 à l'occasion de la parution chez Gallimard de son quatrième livre intitulé *Faune*, signe un article consacré au livre d'Anne-Claire Rebreyend, *Dire et faire l'amour. Écrits intimes et confidences de 1910 à 2010* dont la récente publication aux éditions Textuel est soutenue par la Fondation La Poste.



Annie Ernaux
L'atelier noir
Éditions des Busclats
septembre 2011. 15 €



Annie Ernaux
Écrire la vie
Éditions Gallimard, Quarto,
20 octobre 2011, 25 €

Entretien avec Annie Ernaux

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

Marie-Claude Char et Michèle Gazier, éditrices des éditions des Busclats, suggèrent aux écrivains de leur collection de « faire un pas de côté », d'écrire en marge de leur œuvre. Vous avez répondu à leur proposition en offrant aux lecteurs votre journal d'écriture, publié récemment sous le titre *L'atelier noir*, où vous confiez tout de vos recherches, vos hésitations, vos doutes quant à l'élaboration d'un texte...

Annie Ernaux J'ai répondu à leur proposition au prix d'une distorsion du sens de leur projet éditorial. Faire « un pas de côté » voulait dire, pour moi qui n'ai écrit que des textes de non-fiction, écrire quelque chose relevant du roman ou éventuellement de la critique littéraire, un essai. Je n'en avais pas envie. Je me suis dit que mon journal d'écriture, d'une certaine façon, était à côté de l'écriture, un journal d'avant l'écriture. Je l'ai donc présenté de cette manière aux éditrices qui ont estimé que c'était très intéressant. En réalité, ce journal n'avait pas vocation à être publié, je le considérais comme un document de travail, des archives sans plus. S'il n'y avait pas eu cette demande, il serait resté dans les tiroirs. Cette publication imprévue est due au hasard, un hasard dont je ne sais s'il est objectif ou pas. J'étais mue d'abord par le plaisir de pouvoir répondre au souhait de Marie-Claude Char et de Michèle Gazier que je connais bien, et l'idée que ce projet était peut-être farfelu est passée au second plan. Publier mes notes peut ressembler à une forme d'arro-

gance et quand j'ai rendu le manuscrit, j'étais moins contente de moi et j'ai commencé à douter de l'intérêt de la publication...

En mars 1996, vous écrivez dans votre journal : « relu ce journal d'écriture (le plus effrayant pour moi) », puis dans *L'écriture comme un couteau*, *Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, (Stock, 2003), « Mon journal d'écriture est d'une terrible désolation, j'ai horreur de le relire, lui, à la différence du journal intime »... Pourquoi cette appréhension ou plutôt cette « frayeur » de relire votre journal d'écriture, contrairement à ce que vous éprouvez à la relecture de votre journal intime ?

A. E. J'aime relire mon journal intime car c'est ma vie qui y est déposée. Il sauve de l'oubli des moments disparus, ce qui suscite en moi une curiosité, purement personnelle, sans souci artistique. En revanche, le journal d'écriture m'effraie parce qu'il est vraiment la trace d'une recherche continue et lorsque la forme est trouvée, je ne le dis pas, je ne le note pas dans le journal, je le fais. J'écris dans ce journal presque toujours avant d'être engagée dans un texte mais plus rien à partir du moment où ça fonctionne et que, au fond, le travail préparatoire est fini. Ce journal, c'est une recherche à l'aveugle, un travail de *taupe*. En le relisant, je m'aperçois que je repasse toujours par les mêmes affres, les mêmes difficultés, mais aussi que, toujours, je me dirige sans le

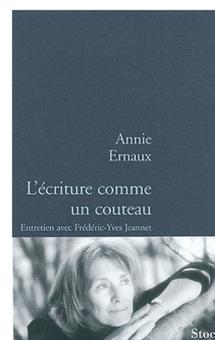


Annie Ernaux, Cergy. 17 octobre 2011
© Photo N. Jungerman

Annie Ernaux est née à Lillebonne le 1er septembre 1940. Elle a passé son enfance et sa jeunesse à Yvetot, en Normandie. Agrégée de lettres modernes, elle a enseigné à Annecy, Pontoise et au Centre national d'enseignement à distance. Elle vit dans le Val-d'Oise, à Cergy. Annie Ernaux est l'auteur de nombreux livres, parmi lesquels figurent *Passion simple*, *Une femme*, *La honte*, *L'événement*, *La place* (Prix Renaudot 1984), *Les années* (Prix Marguerite Duras 2008, prix François Mauriac 2008, prix de la langue française 2008).



Annie Ernaux
L'écriture comme un couteau
Éditions Gallimard, Folio,
27 octobre 2011



Annie Ernaux
L'écriture comme un couteau
Éditions Stock, 2003

savoir vers ce que je vais finalement écrire. C'est exactement comme dans la vie, lorsque vous allez vers le bonheur ou vers la catastrophe, mais vous ne le savez pas. Pourtant il y a des signes, mais vous n'êtes pas en mesure de les décrypter. C'est pourquoi ce journal est terrible à relire pour moi. Pour le lecteur, sans doute pas, au contraire peut-être ! Il y a là quelque chose de rassurant pour ceux qui ont envie d'écrire. D'intéressant, je crois, pour ceux qui souhaitent comprendre le mécanisme de l'écriture, *comment ça se passe*.

Vous dites dans l'introduction que vous l'avez utilisé pour retracer avec exactitude la naissance et le projet d'écriture des *Années*... « Il est devenu de plus en plus un journal de relecture (*L'atelier noir*, p.10) ».

A. E. Je me suis servie de ce journal comme d'une sorte de document, d'archive de la conception et de l'écriture des *Années*, qui sont inscrites à l'intérieur même de ce livre. Je ne voulais pas inventer la gestation du texte mais m'appuyer sur la réalité et celle-ci était contenue dans le journal d'écriture, de 1983 à 2002. Je l'ai donc utilisé de façon très précise pour évoquer les étapes du projet, ses modifications successives jusqu'au livre que le lecteur est en train de lire. C'était très important pour moi d'être dans la vérité, pour ce livre, comme pour les autres d'ailleurs. Évidemment, il y a une distorsion temporelle à la fin, puisque je ne commence pas à écrire en 2007, dernière année dans le texte, mais en 2002. Je me suis servie par ailleurs de mon journal intime pour reconstituer exactement mes pensées et mes sentiments de chacune des époques incarnées par les photographies que je décris.

Vous dites aussi à Frédéric Yves Jeannet (p.47) : « écrire sur l'écriture, quand on n'arrive pas à se décider, c'est une façon d'écrire quand même ». La publication de ce journal montre qu'il est un texte autonome à la façon d'un journal intime...

A. E. Oui, ce journal est absolument autonome. Il l'est devenu par hasard, sans décision consciente. J'avais en 1982 des problèmes pour l'écriture du livre sur mon père [*La Place*, Gallimard, 1983], et il fallait que je mette les choses à plat, en les écrivant. Ensuite, j'ai pris cette habitude de noter mes réflexions, mes tergiversations, en les datant, ce que je ne faisais pas auparavant. Bref, le journal d'écriture était né mais je ne sais plus quand je l'ai appelé ainsi. Il est rassurant d'écrire ses difficultés, ses hésitations, cela donne l'impression d'avancer malgré tout. Encore que cette

« consolation » ne m'ait pas toujours servi sur le plan de l'écriture. Je crois que le doute, parfois, s'alimente de lui-même et devient un mode de création. Je ne conseillerais pas forcément d'entreprendre un journal d'écriture, mais pour ma part, je ne peux plus m'en empêcher.

***L'atelier noir* est né des problèmes d'écriture que vous avez rencontrés pour transcrire la réalité dans une forme littéraire qui ne « trahisse » pas le monde populaire dans lequel vous avez grandi...**

A. E. Ce qu'on lit dans le journal d'écriture le 8 avril 1982 est la trace de ce combat. Ça s'intitule *Réflexion technique* : « La distance, la séparation -> pour un œil extérieur, objectif, elle est dans la conduite, les paroles, d'eux [mes parents] et de moi (à la limite purement cinéma ou théâtre)... » À la fin des deux pages qui se rapportent à cette réflexion technique, j'écris : « La distance entre elles, eux, moi, c'est la distance entre mon passé, mon enfance, et maintenant. » En fait, j'analyse une expérience - une scène entre eux et moi où je perçois la distance - pour en déduire ma place dans le texte en tant que narratrice issue du monde populaire. Il en résulte que je suis à la fois dedans (par mon passé d'enfant) et dehors (dans le monde culturel dominant) et que la seule possibilité est une écriture de la distance pour reconstituer la réalité d'une vie (en l'occurrence celle de mon père pour *La Place*) à travers des faits précis, des paroles entendues.

Le journal d'écriture est une prise de distance sur votre situation de narratrice, le journal intime, une prise de distance avec la vie. Aussi, le style de l'écriture crée une distance par rapport aux événements autobiographiques pour leur donner une dimension objective et collective...

A. E. Je pense que ce journal d'écriture a été très fondateur de l'écriture que j'ai eue dans *La place*, bien sûr, mais aussi par la suite, c'est-à-dire cette écriture qu'on a dite « plate » mais je préfère dire factuelle c'est-à-dire sans affect exprimé, avec une distance objectivante, parce que la seule que j'ai ressentie comme « juste » par rapport à la description du monde en général.

Vous avez nommé ce journal *L'atelier noir*. Comment est venu le choix de ce titre ? Il m'a semblé, à la lecture de ces différentes explorations de forme, d'être dans l'atelier d'un peintre qui fragmente la matière, supprime, rajoute, tâtonne, compose, construit,

abandonne, reconstruit...

A. E. Ce journal d'écriture est ma pièce noire. J'ai vraiment l'impression que j'y suis enfermée et que je cherche avec ténacité, sans relâche, la sortie. Je n'ai pas pensé d'emblée à l'atelier d'un peintre mais plutôt à celui d'un menuisier, avec un établi et des outils comme le rabot, la scie et le marteau, parce qu'il s'agit pour moi avant tout non de peindre mais de « construire » et que je « bricole » beaucoup. Sans doute aussi est-ce lié à mon expérience d'enfant et d'adolescente, je n'avais jamais vu d'atelier de peintre mais en revanche des ateliers de bois et de couture. J'ai consulté Internet pour savoir si le titre « Atelier noir » était déjà pris et j'ai trouvé *l'Atelier rouge*, un tableau d'Henri Matisse qui date de 1911. Vous parlez du peintre qui fragmente, en effet je fragmente beaucoup, je n'arrête pas de diviser les difficultés, mais peut-être plus de façon cartésienne !

La matière ici, c'est la mémoire, les souvenirs, un rapport entre l'écriture et l'expérience...

A. E. La matière à traiter est immense, infinie. C'est tout ce que m'apporte la mémoire, l'histoire, le présent aussi. Une matière que j'ai besoin de déterminer. Je suis persuadée que la tenue de ce journal d'écriture m'a conduite à me poser davantage de questions, a accru l'aspect recherche de mon travail. Le fait de préparer par correspondance à des examens de littérature dans l'enseignement supérieur, à partir d'un certain moment, a dû jouer aussi. Si j'avais continué à enseigner en collège et lycée, peut-être n'aurais-je pas eu ni le temps ni le désir de me poser ces questions.

« Écrire quelque chose entre la littérature, la sociologie et l'histoire » est-ce l'essentiel de votre visée ?

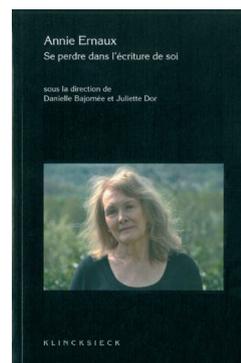
A. E. Déborder, élargir ou encore transgresser la littérature, plutôt une certaine idée de la littérature comme domaine aux limites définies, sacrées, oui j'ai eu ce désir à partir de mon premier livre, *Les armoires*

vides. Pourquoi ? Adolescente, j'adorais la littérature, mais c'était quelque chose qui ne relevait pas du tout de la vie et surtout de ma vie. Dans mon milieu, avec mes parents, mes camarades du quartier, nous étions « au dessous de la littérature »... Écrivant à mon tour, je me suis insurgée contre cette perception et j'ai entrevu la possibilité d'une écriture qui prendrait le réel en compte, quelque chose donc qui intégrerait la sociologie et l'histoire et du coup ce monde, mon monde « au dessous de la littérature ».

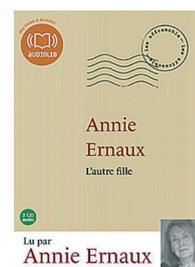
La lecture des *Choses* de Georges Perec, en 1965, avait été importante pour moi. J'étais sidérée par cette forme d'écriture, de regard qui disait le quotidien, une sorte d'écriture matérielle. C'était un livre qui mettait en question la vie, aujourd'hui, et qui brisait le livre en tant qu'objet littéraire pur. J'ai un souvenir très vivant : après la parution de *La place* je suis allée voir une vieille tante qui ne lisait jamais. Elle avait lu le livre et elle m'a dit, en me montrant du doigt, comme un ordre : « Il faut que tu continues à dire comment c'était, comment on vivait ». J'ai pensé que j'avais sans doute atteint un but secret, important : réussir à toucher une femme qui ne lisait pas, d'une certaine façon la faire entrer dans la littérature...

Comment naît le choix, l'ajustement d'un titre pour un livre ? Il est parfois modifié au cours de la composition d'un texte. Par exemple, « Éléments pour une ethnologie familiale » est devenu *La Place*...

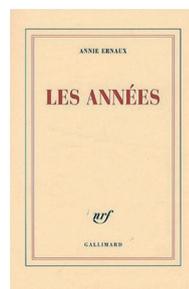
A. E. Au départ, je n'ai jamais de titre définitif, mais comme il faut bien nommer les choses qu'on est en train de faire, j'adopte un titre provisoire. Ainsi « Éléments pour une ethnologie familiale » pour ce que j'étais en train d'écrire, je ne trouverai le titre *La place* qu'à la toute fin de l'écriture du texte, quand je relirai le manuscrit et découvrirai que j'emploie ce mot à maintes reprises. P. S. (dans *L'atelier noir*) n'est pas *Passion Simple*, mais *Passion Sergueï*. Ce que je désigne par « 52 » deviendra *La honte* (j'avais aussi pensé à *L'année de la honte*, c'est-à-dire 1952). Le titre



Annie Ernaux
Se perdre dans l'écriture de soi
Sous la direction de Danielle Bajomée et Juliette Dor
Éditions Klincksieck, 161 pages,
juin 2011



Annie Ernaux
L'autre fille
(Nil, mars 2011, 78 pages)
Audio livre - 2CD Audio - Suivi d'un
entretien avec l'auteur
Éditions Audiolib (14 sept. 2011)



Annie Ernaux
Les années
Gallimard Coll. blanche,
256 pages, 2008
(Folio, 254 pages, 2009)

des *Années* a plusieurs fois été modifié, au début c'était *Roman total*, puis c'est devenu *Génération*, puis *Histoire*. La *Ville Nouvelle* (V.N.) était au départ un projet de livre global sur Cergy-Pontoise et je tenais un journal intitulé *Journal de la ville* que je publierai finalement sous le titre *Journal du dehors* quand je me suis aperçue, assez vite, que la Ville nouvelle de Cergy ne pouvant se saisir qu'en fragments. *L'atelier noir*, c'est un chantier dans lequel tout bouge...

Écrire la vie est le titre que vous avez donné au volume qui sort ces jours-ci dans la collection Quarto chez Gallimard et qui rassemble la majeure partie de vos livres ainsi que quelques textes critiques...

A. E. Je ne voulais pas que le titre du volume soit *Œuvres*, comme la plupart des livres de la collection Quarto. D'une part, le recueil ne comprend pas tous mes livres, et d'autre part, je n'aime pas ce mot car il signifie quelque chose de clos. « Œuvres », c'est ce qu'on a fait, une totalité achevée, en somme. Il me fallait par conséquent trouver un titre. J'ai pensé à *Temps* et *Mémoire*, puis brusquement, *Écrire la vie* s'est imposé. Je l'ai proposé aux éditions Gallimard qui l'ont accepté avec enthousiasme. Quelques jours plus tard, m'est revenu le souvenir du séminaire d'Antoine Compagnon au Collège de France dans lequel j'avais été invitée à parler et ce séminaire s'intitulait justement « Écrire la vie » ! J'ai prévenu Gallimard et contacté Antoine Compagnon qui m'a répondu que cette formulation était de Barthes, sans doute dans la *Préparation au roman*. J'ai donc lu les deux tomes de ce dernier cours de Roland Barthes, absolument passionnant, mais je n'ai pas trouvé cette phrase. J'ai gardé ce titre qui définit le mieux ce que j'ai voulu faire, et inséré une petite note dans le Quarto qui fait référence à mon emprunt. *Écrire la vie*, c'est très diffé-

rent de « écrire ma vie » ou même de « écrire une vie », c'est se prendre non comme sujet mais comme objet pour découvrir des réalités plus générales. Sans doute, on part toujours de soi - Proust écrit : « je suis le seul être que je ne puisse oublier » - et chacun est la première mesure du monde mais tout dépend du projet, fermé sur soi ou ouvert sur l'inconnu que l'écriture a pour charge, alors, d'explorer.

Bien que sans relation évidente, l'expression *Écrire la vie* m'a fait penser au titre du journal de Pavese, *Le Métier de vivre*... Comme Pavese vous êtes préoccupée par la question de la forme à donner au texte, à l'œuvre, par la construction, l'unité...

A. E. Il y a tant de douleur dans cette expression, *Le métier de vivre*, une douleur de vivre que l'écriture elle-même sera un jour impuissante à juguler... *Écrire la vie* n'a aucune connotation tragique, pourrait même faire penser à un projet bien déterminé, une sorte de programme. Il n'en est rien. C'est plutôt un projet qui s'est révélé au fil des années d'écriture, livre après livre, sans que j'en sois longtemps consciente. Je crois aussi que beaucoup de choses que j'ai écrites sont dues aux circonstances de la vie. La mort de mon père au moment où je revenais chez mes parents pour quelques jours de vacances. Je n'aurais peut-être pas écrit *Une femme* si ma mère n'avait eu la maladie d'Alzheimer, situation que j'ai vécue dans une solitude beaucoup plus grande que maintenant où cette maladie est reconnue. En 1983, quand ma mère en était atteinte, elle n'avait pas même de nom, on parlait seulement de démence sénile. Ce n'est pas non plus donné à tout le monde de venir d'une ville de province pour vivre dans une ville nouvelle comme Cergy, en l'occurrence à cause d'un poste de mon mari. Mais, bien sûr, si la vie apporte des occasions d'écriture, c'est faire entrer cette vie dans une forme qui

Annie Ernaux Marc Marie
L'usage de la photo



Annie Ernaux et Marc Marie
L'usage de la photo
Gallimard Coll. blanche (2005)
Folio, 208 pages, 2006

Annie Ernaux
Se perdre



Annie Ernaux
Se perdre
Gallimard Coll. blanche (2001)
Folio, 384 pages, 2002

Annie Ernaux
Passion simple



Annie Ernaux
Passion simple
Gallimard Coll. blanche (1992)
Folio, 96 pages, 1994 et août 2011

compte. C'est la forme du texte avec l'immense travail que cela suppose qui fait exister, exister réellement, c'est-à-dire pour d'autres que soi, pour des lecteurs, la vie.

Dans le Quarto, l'évolution des formes, de l'écriture est très sensible entre le premier texte, le roman *Les armoires vides* et le dernier qui clôt l'ouvrage, *Les années*.

À la fin de vos livres - je ne parle pas des journaux - une date est souvent inscrite...

A. E. Généralement, j'inscris la date au début et à la fin du texte pour montrer le temps réel de l'écriture. Pour *Les Années*, je n'ai pas mis la date du début parce que ç'aurait été effrayant ! Les premières pages, le prologue des *Années* - que j'appelle « les images », dans *L'atelier noir*, remontent à 1985. Donc à plus de vingt ans !

Vous travaillez sur des fragments de souvenirs que vous questionnez, à partir de photographies que vous décrivez, interrogez (elles tiennent une grande place dans vos textes)... L'autre fille (Nil, mars 2011), texte sous forme de lettre, s'ouvre avec la description d'une photo de couleur sépia, ovale ; une autre semblable faite par le même photographe est décrite au début des *Années*...

A. E. La toute première photographie décrite dans *Les Années*, c'est moi. Dans *L'autre fille*, c'est ma soeur. C'est effectivement le même photographe et le même genre de photographie, ovale, sépia, représentant un bébé. Il y a eu au départ une incertitude sur le moi, un trouble sur mon identité, je suppose, parce que mes parents m'ont dit que c'était moi sur les deux photos alors que l'une représentait cette soeur morte deux ans avant ma naissance. Je n'ai attaché de l'importance aux photographies qu'à partir de *La Place*. Cela faisait partie de mon projet d'écrire en me fondant sur des faits, des « preuves » et les photos de mon père me sont apparues comme des

documents sensibles, très porteurs de sens. Ainsi, la première photo que j'évoque, qui le montre avec d'autres ouvriers sur un chantier au bord de la Seine et que j'ai trouvée après sa mort, cachée dans son portefeuille, signifie une secrète fierté ouvrière vivace dans sa situation de petit-commerçant. Quelquefois, les photos sont aussi une façon de suggérer, ainsi celles qui figurent réellement dans *L'usage de la photo*, vêtements en désordre après l'amour, évoquent les corps absents et la mort comme horizon possible à cause du cancer du sein pour lequel je suis alors traitée.

Le même événement, le même objet est à chaque livre évoqué différemment...

A. E. Oui, car je pense qu'il n'y a pas de vérité définitive. J'ai publié le journal sur ma mère *Je ne suis pas sortie de ma nuit* pour, d'une certaine façon, faire bouger, faire « jouer » le texte d'*Une femme*, lui donner un autre éclairage. Montrer qu'il y avait une autre vérité produite par l'écriture. C'est la forme qui fait cette autre vérité. Pour le texte *Passion Simple* et le journal *Se perdre*, on peut davantage voir la différence entre les deux versions. *Passion Simple* est un texte plus universel, épuré, tourné vers la description de la réalité de la passion, mais qui n'aurait peut-être pas été écrit sans *Se perdre*. Il a fallu que cette passion soit en quelque sorte alimentée par le journal. Finalement, je n'ai jamais autant écrit dans mon journal intime que pendant cette passion ! Elle était consignée au jour le jour, spontanément, dans l'opacité du présent. Mais il y a sans doute des calculs inconscients... La publication des deux versions, texte et journal, est aussi un moyen de démystifier la clôture de l'œuvre.

Quand vous avez écrit *Passion Simple*, vous dites ne pas vous être servie du journal mais l'avoir relu après...

A. E. Non, je n'ai pas utilisé le journal du tout en commençant d'écrire *Passion Simple* après le départ de

Annie Ernaux

LES ARMOIRES VIDES [1974], 176 pages. Coll. blanche, Gallimard Folio, 192 pages (1984)

CE QU'ILS DISENT OU RIEN [1977], 168 pages, Collection blanche, Gallimard Folio, 160 pages (1989)

LA FEMME GELÉE [1981], 192 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 192 pages (1987)

LA PLACE [1983], 120 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 128 pages (1986)

UNE FEMME [1987], 112 pages, Coll. blanche (1988), Gallimard Folio, 112 pages (1990)

PASSION SIMPLE [1991], 80 pages, Coll. blanche (1992), Gallimard Folio, 96 pages (1994)

JOURNAL DU DEHORS [1993], 112 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 120 pages (1995)

LA HONTE [1996], 144 pages, Coll. blanche (1997), Gallimard Folio, 144 pages (1999)

« JE NE SUIS PAS SORTIE DE MA NUIT » [1996], 112 pages, Coll. blanche (1997), Gallimard Folio, 120 pages (1999)

L'ÉVÈNEMENT [2000], 128 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 132 pages (2001)

LA VIE EXTÉRIEURE (1993-1999) [2000], 144 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 160 pages (2001)

SE PERDRE [2001] 304 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 384 pages (2002)

L'OCCUPATION [2002], 80 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 96 pages (2003)

L'ÉCRITURE COMME UN COUTEAU. ENTRETIEN AVEC FREDERIC-YVES JEANNET [2003], 156 pages, Éditions Stock Folio, 148 pages. Parution 24 octobre 2011

L'USAGE DE LA PHOTO [2005], 160 pages, Coll. blanche, Gallimard Folio, 208 pages. (2006)

LES ANNÉES [2008], 256 pages, Collection blanche, Gallimard Folio, 256 pages (2010)

L'AUTRE FILLE [mars 2011], 78 pages, Nil, coll. « Les affranchis »

L'ATELIER NOIR [septembre 2011], 203 pages, éditions des Busclats

ÉCRIRE LA VIE : Les armoires vides - La honte - L'évènement - La femme gelée - La place - Journal du dehors - Une femme - « Je ne suis pas sortie de ma nuit » - Passion simple - Se perdre - L'occupation - Les années, 1088 pages, Coll. Quarto, Gallimard Parution le 20 octobre 2011.

celui que j'appelle A. dans ce livre mais S. dans mon journal intime et dans *L'atelier noir*. C'est que, d'entrée de jeu, ce n'est pas l'histoire personnelle de ma passion que je voulais décrire mais celle d'une passion arrivée à une femme. Cette femme, c'était moi mais il fallait l'observer comme une autre, me situer dans la distance par rapport à elle, ce que ne fait pas le journal. L'élaboration d'un livre suit souvent des chemins tortueux et c'est le cas pour *Passion simple*, comme on le voit dans *L'atelier noir* : j'ai conçu d'abord ce texte comme le prologue du « roman total » auquel je pensais déjà et qui deviendra 18 ans plus tard *Les années*. Mais la jointure ne se faisait pas, ou elle me paraissait artificielle. Et le prologue, « la passion S » comme je l'appelais, ne cessait de grossir tandis que « le roman total », lui, piétinait. Ce balancement entre deux textes a duré plus d'un an. En janvier 1991, cet homme, S. est revenu sans prévenir et c'est comme si ce retour avait d'un seul coup apporté le point final au texte, le détachant d'un seul coup de l'autre, et je l'ai travaillé comme tel, isolé, autonome, pendant plusieurs semaines, surmontant la peur que j'avais à le publier seul, nu, en quelque sorte.

Il y a le journal intime, le journal d'écriture, le « journal du dehors »... Et dans *Écrire la vie*, un « photojournal »...

A. E. À une biographie qui aurait dû introduire le volume, j'ai préféré une sorte de « photojournal » d'une centaine de pages, qui associe des photos personnelles jalonnant ma vie à des extraits de mon journal intime, parce que se dessine ainsi visuellement un parcours familial et social qui fait sens. Les photos et le journal, ce sont des documents, des pièces irréfutables, et aussi des instantanés. La photo bien sûr mais le journal aussi, qui fixe la pensée et la sensation à un moment précis. Ce photojournal m'a obligée à des recherches et des choix. J'ai privilégié les photos qui scandent les étapes d'une vie ordinaire, un peu comme dans *Les années*, études, mariage,

enfants, petit-enfants, et les lieux différents dans lesquels elle s'est déroulée jusqu'à aujourd'hui, de la Normandie à la région parisienne. Très peu de photos de ma vie « publique », d'une vie littéraire à laquelle je ne participe d'ailleurs que très peu, ni des voyages que j'ai faits pour parler de mes livres. Dans tout ce qui est officiel, je ne « suis » pas vraiment. Avec ce photojournal, j'ai eu le sentiment de créer quelque chose, un texte d'une nature différente de celle des textes que j'ai écrits, et dont je ne sais pas, comme pour les autres textes, quel peut être l'effet sur le lecteur.

À la question que je posais à Philippe Lejeune (en 2004 pour la parution d'*Un journal à soi*, éditions Textuel) à propos du rapport entre le journal et l'autobiographie, il me répondait : « (...) Tenir un journal c'est enregistrer la diversité, les changements, et écrire son autobiographie, c'est effacer le changement. (...) D'une certaine manière l'autobiographie arrête la vie ou plutôt elle la voit depuis le moment présent, et du coup elle en donne une construction et une image qui peut-être l'empêchera d'évoluer. Tandis que le journal, lui, accepte le passage, la métamorphose, la transformation, il n'est pas fait pour donner une cohérence, il est fait pour enregistrer une trace. C'est très différent. » Qu'en pensez-vous ?

A. E. Je suis entièrement d'accord, et l'on peut dire en ce sens que je n'ai jamais écrit d'autobiographie. Je n'ai jamais essayé de fixer quoi que ce soit, pas construit une vie écrite. Dans *Les années*, j'ai voulu justement, au travers des photos décrites et du commentaire qui les accompagne, saisir l'évolution du corps, des vêtements, du milieu social, mais aussi les fluctuations et les contradictions à l'intérieur de soi, faire ressentir à la fois ce qu'il y a de permanent dans un être et ce qui change, tout cela en relation par ailleurs avec la permanence et l'évolution de la société et des milieux traver-



Annie Ernaux
Journal du dehors
Gallimard Coll. blanche (1993)
Folio, 120 pages, 1995



Annie Ernaux
Je ne suis pas sortie de ma nuit
Gallimard Coll. blanche (1997)
Folio, 120 pages, 1999



Annie Ernaux
Une femme
Gallimard Coll. blanche (1988)
Folio, 112 pages, 1990



Annie Ernaux
L'événement
Gallimard Coll. blanche (2000)
Folio, 132 pages, 2001

sés. Souvent, c'est la consultation de mon journal intime qui m'a permis de définir avec certitude cette mobilité des opinions, des sentiments, des croyances personnelles, de dater les mouvements psychiques à travers le temps d'une vie de femme entre 1945 environ jusqu'en 2007. L'instantanéité du journal lui confère une valeur unique. Pour les années à propos desquelles je ne disposais pas de journal (celui qui va de seize à vingt-deux ans a disparu), je me suis fondée sur des souvenirs de sensations, de scènes. Mais cette mémoire de soi ne peut, à mon sens, n'être saisie réellement que dans la reconstitution du monde autour, lequel bouge sans cesse aussi. La difficulté de l'entreprise des *Années*, résidait dans l'écriture de cette mouvance - qui n'est pas isomorphe - de soi et de la société. Cela supposait de rompre complètement avec l'autobiographie traditionnelle, tout en conservant le déroulement chronologique, parce que la dimension la plus importante de nos vies, c'est ça, la passage du temps.

Que dire de la notion d'intime contenu dans l'expression « Les écrits intimes » ?

A. E. Les écrits intimes sont considérés comme des textes où l'on parle de soi. Ce qui me gêne dans cette définition c'est qu'elle est restrictive car l'intime est d'une certaine manière ce qu'il y a de plus partagé puisque ce sont justement des choses qui arrivent à tout le monde. Est-ce qu'il y a vraiment un intime ? Dans l'intime, quantité de choses relèvent du social, de l'historique. Un *moi* pur, où les autres, les lois, l'histoire, ne seraient pas présents, est inconcevable. Par exemple, dans le sexuel, il y a ce qui est permis ou pas permis à telle ou telle époque, ce qu'on va transgresser et qui renvoie donc à une loi extérieure à soi, au discours en usage, au monde social en général. Je sais que l'on m'a souvent classée parmi les « écrivains de l'intime » mais je récuse cette définition qui prend surtout en compte le « je » de l'auteur comme objet du texte et non la façon d'écrire, qui peut être objective et non autocentrée. Cela dit, il faut bien que j'accepte « Journal intime » parce que c'est une définition codée pour différencier d'autres journaux. Je ferais peut-être mieux de dire « journal personnel » plutôt que de « journal intime » car celui-ci s'oppose pour moi au « Journal du dehors », journal impersonnel où il est question de la réalité quotidienne, urbaine, collective. *Je ne suis pas sortie de ma nuit* est un journal personnel, mais en même temps, il est orienté vers une seule personne, ma mère atteinte d'Alzheimer. C'est une sous-catégorie... Mon « journal d'écriture » était aussi intime puisque jusqu'à maintenant je ne voulais pas le montrer, mais je l'ai appelé ainsi - bien qu'il soit fait de feuilles disparates - à partir du moment où j'ai daté les entrées, c'est-à-dire très vite. C'est la date qui fait le journal.

On lit dans *Se perdre* : « Hier, cette certitude, j'écris mes histoires d'amour et je vis mes livres ». Écrire sa vie et vivre son écriture, écrire donne forme à l'existence ?

A. E. Oui, l'écriture donne une forme à la vie mais c'est une forme qui s'efface aussitôt qu'elle est trouvée. Je prends un exemple très précis : cet avortement clandestin dans les années 1960, je peux dire que je lui ai donné une forme avec *Les Armoires vides*, à ce moment-là. Mais elle a été vite oubliée car avec *L'événement*, elle est devenue autre. Je suis sûre qu'aujourd'hui, elle serait encore différente. On entre dans une forme et quand c'est écrit, ce n'est plus à soi... L'écriture est tournée vers les autres. Elle est la recherche d'une vérité hors de soi. Mes textes sont toujours un peu morts derrière moi. En un sens, le Quarto est un splendide tombeau, pas un mausolée puisque que mon corps n'y est pas, mais une sorte de cénotaphe !



Extraits choisis

Annie Ernaux

L'ATELIER NOIR

1984

30 septembre

Envie aujourd'hui d'un grand roman, d'une individualité (pas sûr, plusieurs), une femme au centre, et une vie, l'histoire vue par elle ?

Hantée par *Autant en emporte le vent*

Dos Passos (*l'Histoire*)

Pavese (*Le bel été*)

Une femme (*Peter Härtling*)

Plusieurs individus (P.),

Femme qui découvre des tas de choses progressivement. 44 ans. Avortement. Inclure la mère folle à la fin. Et le reste de la famille ?

Mais je voudrais un point de vue original, correspondant à la vérité du projet.

L'autre possibilité concerne mes rapports à ma mère, mais ils peuvent être élargis, ou rétrécis, juste l'hôpital.

La mère Raymonde est morte.

L'important : aucun clin d'œil, comme par exemple des marques de produits, allusions à des idées. Jamais d'allusions.

Malraux dit que, ce qui l'intéresse dans un roman, c'est l'histoire, l'Histoire. Il me semble que c'est une distinction importante : les livres ancrés dans l'histoire et les a-historiques. (...)

1989

5 juin

Écrire pour faire advenir un peu de vérité. Mais que cette vérité ne soit pas advenue seulement pour une élite.

Comment travailler ? Faire des morceaux séparés à intégrer ? (Pour éviter la stérilité de ne concevoir que le projet global.)

Ecrire, un peu parallèlement, sur ce que je viens de vivre, le rapport sexe/écriture, quelque chose de très beau, « très loin », dans le vide et la vérité (pas de mysticisme) à partir ou non du journal ? Ce sont, à peu près, les deux possibilités. La Ville Nouvelle m'intéresse moins.

Quel que soit le projet, faire sentir le passage du temps, présence de l'Histoire, des changements du mode de vie, le changement en soi (je ou elle)

* L'importance du sexe (peut-être lié à l'écriture, pas sûr, à l'art en général)

* Pas de récit traditionnel (je veux dire les descriptions, portraits, etc., psychologie)

* Pas de passé simple

(...)

1997

Jeudi 6 novembre

(...)

Encore une fois, je relis mon journal de recherches, toujours les mêmes problèmes en 85, 89, autobiographie objective. Hésitation, de fait, entre le « je » (quête) et la fresque, plus large. Je me demande s'il y a vraiment un problème. Plutôt, je n'ai pas très bien réfléchi à l'« ouverture ».

J'ai toujours été déçue par le « elle » en écrivant... le je/elle ne me satisfait pas non plus.

Conclusion ?

Toujours aussi le dégoût de la « mise en scène ».

Un moment, tentée par le « elle » très objectif, comme *Une femme*, pour moi.

12 novembre

L'idée « structurante », au moins l'une, c'est l'individu de mon âge, plongé par la mémoire dans le XIXe siècle (ou presque), mémoire de la guerre de 14, des femmes, rites, vivant aussi l'Histoire et le changement des temps, et projeté dans le XXe au travers des enfants.

Ce qui est étrange, c'est que je retrouve au fond le premier projet de mon écriture de 62, mais avec un tout autre point de vue, une épaisseur humaine, l'Histoire, la sociologie, etc. cela signifie qu'il y aura problème entre objectif et subjectif ?

Pas forcément, le début que j'avais fait en 95 conciliait tout.

C'est bien Le passage.

(...)

2001

4 juillet

Je vois enfin la différence entre *Une femme* et *La place*. *La Place* est beaucoup plus polyphonique, reconstitution par le langage du 1er monde, qui dit en même temps la déchirure. Je fais entrer plus dans ce monde que dans *Une femme*. Immersion, et le récit – comme Zola – mélange les voix (la mienne et celle des autres).

Cette « dimension universelle » c'est cela, la langue, donc ?

21 août

La structure dépend des idées que j'ai de l'être, des autres, de l'Histoire mais pas seulement, le « secret » intérieur que je ne connais pas.

© Éditions des Busclats, 2011

LA PLACE (Gallimard)

Dans le train du retour, le dimanche, j’essayais d’amuser mon fils pour qu’il se tienne tranquille, les voyageurs de première n’aiment pas le bruit et les enfants qui bougent. D’un seul coup, avec stupeur, « maintenant, je suis vraiment une bourgeoise » et « il est trop tard ». Plus tard, au cours de l’été, en attendant mon premier poste, « il faudra que j’explique tout cela ». Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l’adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n’a pas de nom. Comme de l’amour séparé.

Par la suite, j’ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit. Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d’une vie soumise à la nécessité, je n’ai pas le droit de prendre d’abord le parti de l’art, ni de chercher à faire quelque chose de « passionnant », ou d’« émouvant ». Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d’une existence que j’ai aussi partagée.

Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L’écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j’utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles.

UNE FEMME (Gallimard)

C’est une entreprise difficile. Pour moi, ma mère n’a pas d’histoire. Elle a toujours été là. Mon premier mouvement, en parlant d’elle, c’est de la fixer dans des images sans notion de temps : « elle était violente », « c’était une femme qui brûlait tout », et d’évoquer en désordre des scènes, où elle apparaissait. Je ne retrouve ainsi que la femme de mon imaginaire, la même que, depuis quelques jours, dans mes rêves, je vois à nouveau vivante, sans âge précis, dans une atmosphère de tension semblable à celle des films d’angoisse. Je voudrais saisir aussi la femme qui a existé en dehors de moi, la femme réelle, née dans le quartier rural d’une petite ville de Normandie et morte dans le service de gériatrie d’un hôpital de la région parisienne. Ce que j’espère écrire de plus juste se situe sans doute à la jointure du familial et du social, du mythe et de l’histoire. Mon projet est de nature littéraire, puisqu’il s’agit de chercher une vérité sur ma mère qui ne peut être atteinte que par des mots. (C’est-à-dire que ni les photos, ni mes souvenirs, ni les témoignages de la famille ne peuvent me donner cette vérité.) Mais je souhaite rester, d’une certaine façon, au-dessous de la littérature.

Yvetot est une ville froide, construite sur un plateau venté, entre Rouen et Le Havre. Au début du siècle, elle était le centre marchand et administratif d’une région entièrement agricole, aux mains de grands propriétaires. Mon grand-père, charretier dans une ferme, et ma grand-mère, tisserande à domicile, s’y sont installés quelques années après leur mariage. Ils étaient tous deux originaires d’un village voisin, à trois kilomètres. Ils ont loué une petite maison basse avec une cour, de l’autre côté

de la voie ferrée, à la périphérie, dans une zone rurale aux limites indéfinies, entre les derniers cafés près de la gare et les premiers champs de colza. Ma mère est née là, en 1906, quatrième de six enfants. (Sa fierté quand elle disait : « Je ne suis pas née à la campagne. »)

SE PERDRE (Gallimard)

Jeudi 29

Parfois, je saisis son visage, mais très fugitivement. Là, maintenant, il se perd. Je sais ses yeux, la forme de ses lèvres, de ses dents, rien ne forme un tout. Seul son corps m’est identifiable, pas encore ses mains. Je suis mangée de désir à en pleurer. Je veux la perfection de l’amour comme j’ai cru atteindre en écrivant *Une femme* la perfection de l’écriture. Elle ne peut être que dans le don, la perte de toute prudence. C’est déjà bien commencé.

JOURNAL DU DEHORS (Gallimard)

J’ai évité le plus possible de me mettre en scène et d’exprimer l’émotion qui est à l’origine de chaque texte. Au contraire, j’ai cherché à pratiquer une sorte d’écriture photographique du réel, dans laquelle les existences croisées conserveraient leur opacité et leur énigme. (Plus tard, en voyant les photographies que Paul Strand a faites des habitants d’un village italien, Luzzani, photographies saisissantes de présence violente, presque douloureuse - les êtres sont là, seulement là -, je penserai me trouver devant un idéal, inaccessible, de l’écriture).

© Éditions Gallimard, 2011

Sites internet

Éditions des Busclats
<http://www.editionsdesbusclats.com/>

Éditions Gallimard
<http://www.gallimard.fr/>

Documentation critique
<http://auteurs.contemporain.info/annie-ernaux/>

Annie Ernaux

Portrait

Par Corinne Amar

« De plus en plus, j'ai l'impression de ne pouvoir dévier du chemin d'écriture dans lequel je suis entrée, sans bien savoir, d'ailleurs ce qu'il est et où il va. » Annie Ernaux, *L'atelier noir*, éd. des Busclats, 2011.

Ce sont les premières lignes d'introduction à *L'atelier noir*, son journal d'écriture, ce qu'elle appelle « l'à côté », « l'autre côté » de ses textes publiés, « tout ce travail de taupe creusant d'interminables galeries, qui prélude à l'écriture » de tous ses livres et commencé il y a près de trente ans : Annie Ernaux ou l'obsession du dévoilement (depuis *Les Armoires vides*, son premier roman, publié en 1974, chez Gallimard, jusqu'à *L'autre fille*, éd. Nil, 2011) ou la convocation, impérieuse, en même temps que de l'intime, de l'Histoire. Tout déballer par l'écriture comme un acte proche de la délivrance ? « Écrire, c'est d'abord ne pas être vu. » Ou encore, sauver par l'écriture tout ce qui fait une histoire, « son absence future » ; rejouer des scènes, se pencher sur son passé, dire la honte, la colère, aimer un homme, immortaliser une passion simple, reproduire des moments qui ont déjà eu lieu ; dire le monde et se dire soi, recomposer le temps, souligner ce lien si étroit entre expérience individuelle et trajectoire sociale collective - « faire entrer mes parents dans la littérature. Mais avec eux, c'est aussi toute une classe sociale que j'emène » - ou enfin et toujours, comme dans la dernière phrase explicite de son livre *Les Années*, biographie impersonnelle et hantée par ses lectures de *La Recherche* de Proust, des *Confessions* de Rousseau ou d'*Une vie* de Maupassant : « sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais ».

Elle naît en 1940, à Lillebonne, en Seine-Maritime et grandit dans une famille modeste à Yvetot, en Normandie. Ses parents tiennent un café-épicerie ; son père s'occupe du café, sa mère, des clients de l'épicerie. Des études de lettres à l'université de Rouen, un parcours d'enseignante de français, une agrégation de lettres modernes, un mariage bourgeois à l'âge de vingt-quatre ans, qu'elle racontera dans *La Femme gelée* (Gallimard, 1981).

Lorsqu'elle divorce au début des années 1980, elle est mère de deux enfants. Au même moment est publié *La place*, pour lequel elle obtient le prix

Renaudot (1984) ; là elle évoque l'itinéraire de son père issu comme sa mère de la paysannerie du pays de Caux, leur relation, une distance tant culturelle, sociale qu'affective, et puis, son ascension sociale, à la fois une déchirure et l'un des moteurs de son écriture.

Sa mère, Annie Ernaux l'a aussi évoquée, dans *Une femme* (1987) ; ouvrière, elle aimait les livres, elle rêvait de « s'en sortir » ; prendre un commerce, pousser sa fille à faire des études. « Les femmes de ma famille ont toujours travaillé ; c'étaient elles qui tenaient les cordons de la bourse. Des femmes robustes, à la voix rugueuse. »

Ses relations ambivalentes et douloureuses avec son milieu d'origine, elle en fait part dans *Les Années* (Gallimard, 2008) : « Souvent, il lui revient des scènes de son enfance, sa mère lui criant plus tard tu nous cracheras à la figure, (...), ses devoirs sur la table couverte d'une toile cirée grasse où son père « fait collation » - les mots aussi reviennent, comme une langue oubliée -, ses lectures *Confidences* et *Delly*, les chansons de Mariano, des souvenirs de son excellence scolaire et de son infériorité sociale - l'invisible des photos - et tout ce qu'elle a enfoui comme honteux et qui devient digne d'être retrouvé. » Jusqu'à la langue elle-même, « conquise » au prix de l'oubli du patois parental et de l'accent normand ; jusqu'à l'adolescence ressurgie, avec *Ce qu'ils disent ou rien* (Gallimard, 1977), l'histoire de cette jeune fille qui ne retrouve ni dans le langage de ses parents, ni dans celui de l'étudiant dont elle est amoureuse, ni même dans ses lectures avides, la réalité de ce qu'elle vit. Elle n'invente pas, dit-elle. Alors, elle part toujours d'elle, dans cette quête de vérité d'une « mise au jour de la réalité », une vérité plus qu'impudique, plutôt condensée, crue et si juste - elle ne brode pas, elle qui écrit *au couteau* -, depuis la langue du monde ouvrier et paysan normand qui a été le sien jusqu'à ses dix-huit ans. L'écriture explore jusqu'au bout le conflit culturel vécu, « écartelée entre [son] milieu familial et l'école », détachée progressivement des amarres qui la liaient à la communauté de ses parents. De cela, toujours, elle aura honte. « Je trouvais ma mère voyante. Je détournais les yeux quand elle débouchait une bouteille en la maintenant entre ses jambes. J'avais honte de sa manière brusque de parler et de se comporter, d'autant plus vivement que je sentais que je lui ressemblais. » (*Une femme*, Gallimard, p.63). Honte et mauvaise conscience d'avoir honte ; honte de ses parents, honte de ses origines, honte d'elle-même, honte même, d'écrire sur cette honte. Elle dira cela de son premier roman *Les Armoires vides*, dont elle expliquera

- dans *L'Écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet* (Stock, 2003) - : « J'avais honte de mon livre [...]. J'entrais mal, de façon incorrecte, boueuse dans la littérature, avec un texte qui déniait les valeurs littéraires, crachait sur tout, blesserait ma mère [...] Mais du plus profond de mon être, je savais que je n'aurais pu écrire autre chose que ce texte-là. » C'est sans doute aussi, ce que l'on pourrait dire de tous les textes d'Annie Ernaux, à chaque fois, que le dernier paraît, construisant, affinant l'édifice *autosociobiographique* de l'écrivain.

Dans *L'autre fille*, cette lettre écrite à la sœur, celle qu'elle a eue, n'a pas eue, morte à l'âge de six ans, avant sa naissance, secret gardé, secret tabou dont elle découvrira, à dix ans, toute seule, le fait qu'elle a existé, elle raconte le chagrin d'une enfance vécue dans l'illusion, le chagrin de s'être crue unique alors qu'une autre avant elle avait existée – même nom de famille, mêmes parents, mêmes « caresses », même amour ? Avoir cru être aimée et avoir été *dupée*, « flouée ». Ainsi, d'une photographie de couleur « sépia, ovale, collée sur le carton jauni d'un livret » ; « Quand j'étais petite, je croyais – on avait dû me le dire – que c'était moi. Ce n'est pas moi, c'est toi. » Comment, après cela être « gentille » ? Comment même en supporter le mot ? « À vingt-deux ans, après une dispute à table avec eux, j'écris dans mon journal : « Pourquoi, depuis toujours, ai-je envie de faire le mal et par ailleurs je souffre toujours ? » (éd. Nil, p.22).

Ce parcours de l'écrivain, ce millier de pages emblématiques et qui vont de l'enfance à la maturité, Gallimard le reprend, publiant dans la collection Quarto, *Écrire la vie*. On y retrouve l'essentiel de l'œuvre d'Annie Ernaux, soit douze de ses ouvrages regroupés, parmi lesquels *La Femme gelée*, *La Place*, *Une femme*, *Passion simple*, *La Honte*, *Je ne suis pas sortie de ma nuit...* À cela, s'ajoutent dix textes brefs et inédits - contributions à des revues, des journaux – ainsi qu'une sélection de photographies choisies de l'album personnel.



Dire et faire l'amour. Ecrits intimes et confidences de 1910 à 2010

Par Gaëlle Obiégly



Sur la couverture du livre, un homme et une femme exultent. Il est debout, il la soulève, il la porte. Ils se regardent. Leurs visages sont glorieux. L'homme jouit d'avoir conquis et la femme d'avoir été conquise. La photographie dit l'amour, un moment d'amour. Tandis que les écrits, réunis dans le livre, témoignent de la

complexité de l'amour, de ses développements, hésitations, de son secret. Est-ce que l'on aime différemment selon les époques ? Peut-être pas. Le cœur, pareil en 1910 et en 1975. Ce qui change, c'est l'expression du sentiment amoureux et l'engagement que l'on prend vis-à-vis de l'autre et vis-à-vis de soi-même. Il s'agit de toute façon de morale. L'amour est aux prises avec la morale, comme la pensée est aux prises avec la langue, le corps avec les sentiments. Faire l'amour, le dire suppose une transgression. L'intérêt du livre d'Anne-Claire Rebreyend tient à ce qu'il expose les rapports de l'amour et du politique, de l'individu et du collectif. Car l'amour n'est pas une affaire privée. La vie sentimentale et la vie sexuelle reflètent l'organisation sociale, s'y soumettent et la combattent. Et l'image de l'homme portant joyeusement la femme dans les airs illustre aussi les soulèvements produits par l'amour.

Plus loin, revoyant cette photo d'amour heureux, on apprend que Luciane, qui a étudié la philosophie, a dû renoncer à la vie intellectuelle. En 1944, enceinte, elle a épousé le père de l'enfant et elle est devenue femme au foyer. Le père, c'est l'homme qui la « soulevait de terre ». Deux pages de son autobiographie dactylographiée parlent de son rêve et de la désillusion. « La fête est terminée ».

On lit la lettre poignante d'un jeune homme, lettre adressée au Planning familial, dont la petite amie de 17 ans est enceinte. Ils ont fait l'amour une fois. Ils aimeraient s'aimer. Mais cette situation les oblige à un mariage déprimant. D'autres solutions s'offrent à eux, le suicide, l'avortement. Outre son désespoir, ce qu'exprime le jeune homme, c'est sa révolte. « Peut-être n'y aurait-il jamais eu ça si nous avions reçu l'un et l'autre une éducation sexuelle », écrit-il. Cette lettre est datée du 3 janvier 1968. Après

avoir dit la profondeur de ses sentiments vis-à-vis de la jeune fille, un dégoût de la société qui humilie son amour, le garçon adresse ses félicitations au planning familial. Cette dernière phrase est importante car elle montre que l'espoir ne peut venir que d'un changement de la condition féminine. Que les femmes disposent de leur corps et l'on s'aimera librement.

A côté de cette lettre rédigée sur du papier quadrillé figurent un tract pour la liberté de l'avortement et de la contraception, une photo en noir et blanc d'un car dont les vitres sont couvertes d'un grand drap. La banderole annonce : « nous venons d'avorter en Hollande ! » L'aveu est une revendication. Sur le reste de la double page la photo en couleurs d'une foule qui manifeste pour le droit à l'avortement, une foule de femmes et d'hommes.

On est loin alors de la carte postale de 1926, désuète, installant un bébé dans un chou. A cette époque, l'éducation sexuelle est inexistante bien que faire l'amour semble n'avoir d'autre fonction que de procréer. La plupart des femmes ignorent tout du sexe avant la nuit de noces et feignent de croire que les enfants surgissent dans les potagers; tandis que les hommes fréquemment ont eu recours à des prostituées. Simon, en 1942, raconte son dépucelage dans une maison de tolérance. Le ton de son autobiographie écrite à la troisième personne du singulier est celui d'un patient décrivant un acte médical, du moins pour ce qui concerne cet épisode de sa vie. « Elle le fit s'allonger sur le lit », dit-il puis il relate l'opération qui ne le mènera pas à la jouissance. On comprend que sa visite, comme ce fut le cas pour beaucoup de jeunes hommes dans les années 1940, vise une étreinte hygiénique. La professionnelle ensuite lui nettoie « l'appareil génital qu'elle asperge copieusement d'un liquide violacé qu'elle verse d'une bouteille saisie près de la fenêtre. » Simon témoigne de la passivité sexuelle qui accompagne son initiative. D'une manière très différente, mais révélant la même passivité que celle de Simon, une passivité aux mêmes causes, une femme de 25 ans se confie, en 1967, au Planning familial. Dans sa lettre, elle fait part de son incapacité aux relations érotiques. Son désarroi contraste avec le pragmatisme froid du jeune Simon en 1942. Cependant, les deux, à 25 ans d'intervalle, font état d'une séparation du corps et de l'amour, du faire et du dire. La jeune femme a été mise au courant, confie-t-elle, par des lectures, des films, des conversations, elle constate qu'elle n'a jamais reçu d'éducation sexuelle ou plutôt elle s'en plaint. Elle s'en plaint, oui, puisqu'elle énonce les conséquences négatives de cette éducation puritaine. Les mœurs amoureuses et sexuelles s'assouplissent à la fin des années 1960. Et l'obligation de jouir, la liberté pourra sembler autoritaire tant elle est intérieurement inaccessible à certains.

On jouit de l'amour en l'exprimant, mais ce n'est pas exactement l'amour. Car l'on n'existe pas, dans l'amour. Ce qui se dit, là, au fil des documents c'est la relation. La relation à l'être aimé, à soi-même et la manière de relater cela.

Dans maintes lettres, et ceci à diverses époques, la grossesse questionne la relation amoureuse. Elaine D. fait part au journal Marie-Claire des problèmes de jalousie qui rongent son couple. D'une manière conventionnelle, il lui est répondu que la grossesse, la vieillesse, mettraient fin aux inquiétudes de son mari qui ne trouverait plus d'attraits à sa femme. A l'inverse de ces pesanteurs de l'amour et du couple s'égaient les adolescents de l'après-guerre. Ils flirtent. Ils dansent. Ils boivent un peu d'alcool. C'est insouciant, si l'on s'en tient au journal de Bab, jeune parisienne riche, où les dialogues abondent. En gros, ceux-ci consistent à savoir si l'on se plaît, si l'on va s'embrasser, si l'on ne devrait pas retourner danser. Plus troublant, plus érotique est le récit moite et nocturne de Françoise. Née en 1943, fille de commerçants bourguignons, timide et intense, elle raconte, dans son journal, en 1961, une surprise-party. Tardivement, un garçon l'invite à danser. Il est « bien de silhouette ». De figure, « il ne casse rien ». Puis ils quittent la fête, s'enfoncent dans la nuit, marchent main dans la main sur un sentier. Vers un baiser, vers l'amour.

La dernière partie de ce livre organisé de manière chronologique s'étend sur trois décennies, de 1975 à nos jours, marquées par le sida et internet. Au début des années 1980, l'angoisse et l'amour se lisent dans les testaments des jeunes amoureux. La vie érotique vous met en danger de mort. Mais peu de documents témoignent dans le volume de la peur qui accompagne le désir durant les années 1980 et 1990. A l'inverse, les sites de rencontre sur internet produisent un grand nombre d'échanges sans risque. La lecture des e-mails imprimés, des formulaires d'inscription, montre l'avancée de relations d'abord sociales puis amoureuses. La clientèle de l'amour se présente comme pour un travail et définit les critères censés déclencher ses sentiments. Mais ce avec quoi les candidats sont en contact, avant la rencontre, c'est avec le langage de l'autre. Et il se peut que de la qualité de l'énonciation naisse l'émoi qui fera l'amour.

Anne-Claire Rebreyend
Dire et faire l'amour.
Écrits intimes et confidences de 1910 à 2010.
 Préface de Jean-Claude Kaufmann
 Édition Textuel, octobre 2011
 189 pages, 39,90 €

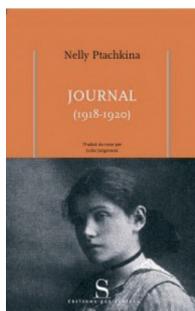
Publié avec le soutien de



Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

Carnets / Journaux



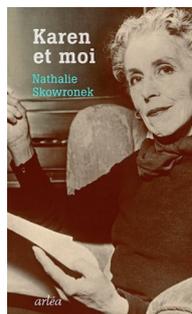
Nelly Ptachkina, *Journal 1918-1920*.

Traduction du russe Luba Jurgenson. « Autrefois, les cataclysmes semblaient loin, ils ne nous concernaient pas, mais à présent je ne puis me débarrasser du sentiment que nous ne faisons qu'un avec les événements. » Nelly Ptachkina a 14 ans quand elle couche ces mots dans son journal, elle a laissé derrière elle la légèreté de son enfance dans la ville de Saratov, sa famille ayant dû se réfugier à Moscou pour échapper aux bolcheviks. Dans ses cahiers qui courent de janvier 1918 à février 1920, la jeune fille rend compte du quotidien des siens,

de Moscou à Kiev avant l'exil à Paris, assombri par la guerre civile qui déchire la Russie suite à la Révolution d'Octobre et par les convoitises territoriales que suscite l'Ukraine. Cultivée, d'une étonnante conscience politique et sociale pour son âge, Nelly sonde le tiraillement vertigineux qui s'opère en elle entre perception du destin individuel et destin commun. Malgré les épreuves, malgré la perte prématurée de son insouciance, les événements historiques ont davantage aiguë sa compréhension du monde et de la nature humaine et mis en lumière le sens qu'elle souhaitait donner à sa vie, « C'est un lent processus intérieur que l'écroulement de toutes nos vérités, toutes nos croyances et la création de nouvelles valeurs. » Comme toutes les adolescentes, elle s'interroge sur l'amour et s'inquiète de son avenir. Éprise de littérature, elle refuse la perspective d'une existence banale où son intelligence ne serait pas mise à contribution. Elle s'imagine devenir écrivain et œuvrer avec conviction pour une plus grande justice sociale. Son attachement viscéral à la Russie, sa volonté de ne pas se dérober à son devoir collectif lui rendent toute idée de départ insupportable. Mais peu à peu, l'intensité des violences qui agitent l'Ukraine, l'horreur des pogroms à Kiev, le danger permanent qui rôde autour de ses origines bourgeoises et juives ont raison de ce sentiment de trahison. Mêlant étroitement bouleversements intimes et Grande Histoire, ce journal restitue avec d'autant plus d'acuité la fragilité et la complexité du temps de l'adolescence, passage de tous les espoirs et de tous les désenchantements. Nelly Ptachkina n'a pu vivre ses rêves de littérature, de voyage et d'émancipation féminine, elle s'est tuée le 25 juillet 1920, dans la cascade du Dard au pied du Mont Blanc. Éd. des Syrtes, 288 p, 23 €.

Romans

Nathalie Skowronek, *Karen et moi*. Lors d'un voyage en famille au Kenya, une petite fille de 11 ans est envoûtée par *La ferme africaine* de Karen Blixen. La figure de l'écrivain danois ne la quittera plus, guidant chaque pas de son adolescence puis de sa vie de femme. « J'ai été une petite fille solitaire et sauvage. Avide d'amour [...] J'appelais à l'aide, je cherchais par quel moyen me sauver. Karen m'a aidée. Elle était une force brisée qui résiste, un appel permanent à la poésie. », confesse Nathalie Skowronek qui s'est plongée dans les romans, les con-



tes, la correspondance, nouant ainsi un dialogue intime avec l'auteur nordique. Elle a reconnu dans ce besoin éperdu de vivre une existence intense, d'échapper à un destin tout tracé, dans ce chemin vers l'écriture, des traces de ses propres doutes et de ses désirs les plus profonds. L'appel d'un ailleurs plus enthousiasmant a apporté à Karen Blixen son lot de joies et de souffrances : le mariage avec Bror von Blixen, l'éblouissement de l'Afrique, l'amour avec Denys Finch-Hatton, l'échec de la plantation de café, le retour la mort dans l'âme dans la maison familiale de Rungstedlund, puis l'aventure de l'écriture. Chaque épisode significatif de la vie de son modèle littéraire entre en résonance avec le parcours personnel de la narratrice: un milieu bourgeois suffoquant, un mariage sans grande surprise, « une soif de poésie, un chagrin jamais tari », puis la découverte de la passion amoureuse. Du jour où elle a cessé de vouloir plaire à tout prix, de se plier aux convenances, où elle s'est autorisée à être elle-même, Nathalie Skowronek a pu s'atteler à ce très beau livre qui ne parle de rien d'autre que du pouvoir de la littérature sur notre vie et de l'apprentissage de notre liberté. « Un vaste univers de poésie s'est ouvert à moi, en Afrique. Il m'a laissée pénétrer en lui et je lui ai donné mon cœur. », écrivait Karen Blixen à son frère Thomas. Éd. Arléa, 146 p, 15 €.

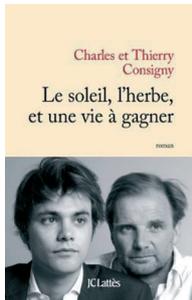


Francisco Goldman, *Dire son nom*.

Traduction de l'anglais (États-Unis) Guillemette de Saint-Aubin. Il a suffi d'une vague, une seule vague pour que tout bascule à tout jamais pour Francisco Goldman. Ce 25 juillet 2007, un accident de bodysurf, sur une plage d'Oaxaca au Mexique, lui arrachait sa femme de 30 ans, l'amour de sa vie. Aura Estrada, était une jeune femme brillante, drôle et lumineuse, qui avait croisé sa route au moment le plus inattendu, le détournant de quelques années « d'affliction, de mélancolie, de solitude et de dissolution de (lui-même) ».

Inscrite en doctorat de littérature hispanique à l'université de Columbia, elle suivait également un master d'écriture artistique animé par Peter Carey et Colum McCann et désirait ardemment être reconnue comme écrivain. « Chaque jour est une ruine fantôme. Chaque jour est la ruine du jour qui aurait dû être. », dévasté par ce deuil et redoutant la force de l'oubli, Francisco Goldman n'a de cesse alors de vouloir ressusciter l'être exceptionnel qu'était Aura. Six mois après sa mort, il se lance dans le récit de leur histoire d'amour entre New York et le Mexique et de leur vie respective avant leur rencontre. Les objets d'Aura dans leur appartement de Brooklyn, sa robe de mariée accrochée au miroir de leur chambre, telle une trace sacrée de son indélébile présence, leurs conversations, les lieux familiers, la fantaisie de leur quotidien, la rancune tenace de Juanita envers celui qui n'a pas su protéger sa fille ; Francisco Goldman mêle ses souvenirs aux extraits de journaux intimes ou de nouvelles d'Aura. Tout en se confrontant à sa douleur, à l'inacceptable perte, l'auteur américain explore le matériau même de la mémoire, son fonctionnement, l'inévitable fiction induite par la reconstitution autobiographique et ce d'autant plus quand la forme littéraire adoptée est le roman. « C'est pour cela que nous avons besoin de la beauté pour illuminer même ce qui est le plus brisé en nous, [...] Pas pour nous aider à le transcender ou à transformer en quelque chose d'autre, mais d'abord et surtout pour nous aider à le voir. » Creusant les ressorts mystérieux qui nous font aimer une personne plutôt qu'une autre, Francisco Goldman signe un magnifique récit de renaissance. Éd. Christian Bourgois, 440 p, 19 €.

Autobiographies



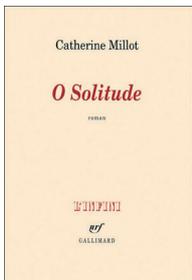
Charles et Thierry Consigny, *Le soleil, l'herbe, et une vie à gagner.*

C'est un récit à deux voix, celle d'un fils et celle de son père. Côté fils : « Mon père était venu un jeudi matin me cueillir à l'hôpital après un *bad trip* de cocaïne, après que je lui ai expliqué méthodiquement l'ampleur de mon désastre affectif, le manque, la souffrance d'être homo, le dégoût des hommes. L'humanité me dégoûte. »

Côté père : « C'était la semaine avant Noël. Vers 7h30 le matin, appel de Charles sur mon portable. Il pleure. Il est à l'Hôtel Dieu, il faut que je vienne, ça ne

va pas, ça ne va pas du tout. » Un fils appelle son père au secours - *abîmes ordinaires* d'un être qui souffre ; appréhender le vide de son existence, trouver sa place, et dire qui il est, même s'il ne le sait pas lui-même vraiment. Alors qu'il va retrouver son fils à l'hôpital, le père revoit sa vie défiler ; les femmes qu'il a aimées, celles qu'il a épousées - séduire est un art, il y est sensible - ses enfants ; ceux qu'il a, celle qu'il n'a plus ; une sœur de Charles, morte. Ils étaient petits. Indicible. Et puis aussi, une maison de famille, des partages de lectures auprès du feu, tout le monde va bien, la banalité et l'étonnement de la vie. Charles aussi se souvient ; de ses amis, de sa solitude, du mot amour, de ses parents qui ont divorcé, tout ne s'explique pas ; « mes parents sont amoureux l'un de l'autre mais divorcent quand même. » Des images surviennent ; les mots importants, les drames, les questionnements, font des phrases, des fragments de vie, datés, écritures confondues, différentes, uniques et pourtant, se répondent, comme faites d'une même pâte. Thierry est père de sept enfants : « rien de ce qui est beau et joyeux n'est parfait, Alfred et Noé ne se connaissent pas. » Éd. Lattès, 265 p. 17 €. [Corinne Amar](#).

est toujours une catastrophe », confie t-elle. Dans ces pages de l'intime où la solitude est organisée pour structurer le vide, elle se livre ; enfance et arrachements au gré de parents diplomates, vie d'étudiante, d'amoureuse, d'analysante, de psychanalyste ; se remémore les grands solitaires de l'histoire de l'art et de la littérature, qui l'accompagnent : le peintre Caspar Friedrich, le naturaliste Hudson, Bruce Chatwin ou encore Poe, Kant, Barthes, avec qui elle dialogue - en empathie, lorsqu'elle parle de son souci de « soustraire aux obligations sociales » - ou aussi, l'écrivain japonais, Soseki, et son hymne à la vie après une traversée de la maladie. « O Solitude, my sweetest choice ? » On pense à Purcell, bien sûr. Éd. Gallimard, 170 p. 16,50 €. [Corinne Amar](#).



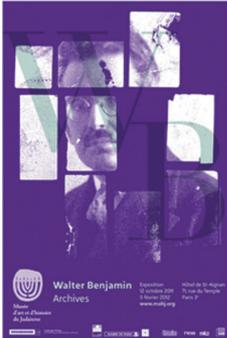
Catherine Millot, *O Solitude.*

Une croisière en Méditerranée depuis Naples avec des amis, des îles, une mer vide « comme une page d'écriture », l'idée d'écrire sur la solitude, sont le point de départ du récit de l'écrivain et psychanalyste. « Ecrire, cette fois-ci pensais-je, ce serait pour dire à mon tour le bonheur de vivre seule, la précieuse liberté de l'esprit conquise, l'esprit nu et net, qui, dans sa vacuité sereine, s'ouvre à la simple présence des choses. » Ode à la solitude comme choix ; pour conjurer les désertions de l'amour, cette «

dévastation anxiogène » ; pour mieux dilater le temps ou encore comme condition sine qua non de l'écriture. « J'archive les heures qui passent. Tenir un journal féconde l'existence ». Pendant ces heures en pleine mer, cette disciple de Lacan lit *À la Recherche du temps perdu* ; évoque Proust qui a su décrire les souffrances de l'amour en même temps que les joies de la solitude, se souvient du traumatisme de son premier amour, du gouffre de la solitude avec son premier amour. « L'amour

Agenda

Expositions



Affiche de l'exposition
Walter Benjamin Archives
Photographie du passeport de
Walter Benjamin, vers 1928
Berlin, © Akademie der Künste,
Archives Walter Benjamin

« Walter Benjamin Archives » Musée d'art et d'histoire du Judaïsme (Paris) Du 12 octobre 2011 au 5 février 2012

Une exposition de l'Akademie der Künste de Berlin, de la Hamburger Stiftung zur Förderung von Wissenschaft und Kultur, et du Musée d'art et d'histoire du Judaïsme.

Né à Berlin en 1892, dans une famille juive assimilée, Walter Benjamin s'est suicidé à la frontière franco-espagnole le 26 septembre 1940, devant la menace d'être livré aux nazis et envoyé à la mort. C'est à l'un des philosophes et critiques les plus importants du XXe siècle que l'exposition Walter Benjamin Archives est consacrée ; son ambition est de montrer la manière dont le penseur allemand organisait, préservait et inventait ses propres archives, à mesure de ses recherches.

L'exposition rassemble des matériaux, des supports, des objets ou des écrits (manuscrits, tapuscrits, cartes postales, carnets de notes, enveloppes, tickets, photographies, coupures de presse, registres, fichiers, répertoires, carnet d'adresses, paperolles, etc.), qui témoignent tous d'une exigence constante chez Walter Benjamin : arracher à l'oubli une pensée en devenir et en organiser le sauvetage, qu'il s'agisse de sa propre pensée, de celle de ses proches ou de pans entiers de l'histoire négligés. L'exposition est divisée en treize sections auxquelles s'adjoignent neuf sections conçues spécialement pour la présentation au MAHJ.

« Le temps des signes » : lecture-spectacle par Sonia Pastecchia

Sa vie durant, Walter Benjamin a pris soin de confier ses textes, notes ou manuscrits à différents amis (dont Gershom Scholem et Gretel Karplus). À la diversité des matériaux s'ajoute donc le caractère fragmentaire de ces « dépôts ». Ainsi émerge une constellation mouvante d'archives dispersées qui vient former un paysage de pensée d'une rare intensité. Voulu et organisée, cette dispersion fut amplifiée par les aléas de l'histoire : l'exil en France de Walter Benjamin à partir de 1933, ses périodes de refuge aux Baléares ou au Danemark, la disparition de sa bibliothèque, puis la partition de l'Allemagne après-guerre.

Collectionneur passionné (de livres pour enfants notamment), Walter Benjamin a adapté l'objet et la méthode de la collecte au travail de la pensée. L'extraction, le découpage, la citation, le montage, l'association, la juxtaposition, ou encore la mise en regard furent autant de gestes qui lui permirent de déconstruire des logiques de représentation dominantes et de faire apparaître des configurations inédites à l'origine de lectures radicalement nouvelles de l'histoire, de la littérature, du rapport de l'art au politique.

En nous conviant à découvrir ses micrographies et ses propres inventaires, en nous ouvrant ses correspondances, fichiers ou carnets de notes, en montrant son travail de recherche bibliographique ou la constitution de ses collections, cette exposition révèle un mode de pensée et une vision du monde réfléchis dans chacun des actes de Walter Benjamin.

Commissariat allemand de l'exposition : Erdmut Wizisla
Coordination au MAHJ : Pascal Concordia, avec Virginie Michel
Conseiller scientifique auprès du MAHJ : Florent Perrier

Le livre Walter Benjamin Archives est publié aux éditions Klincksieck à l'occasion de l'exposition.

Musée d'art et d'histoire du Judaïsme
71 rue du Temple
Hôtel-de-Saint-Aignan
75003 Paris, France
Tel: 01 53 01 86 53
<http://www.mahj.org/>

**Format de poche Louise Michel
Maison de Victor Hugo
Du 20 septembre 2011 au 8 janvier 2012**

À l'occasion de l'anniversaire de «L'Année Terrible» (1871), la Maison de Victor Hugo à Paris consacre un «format de poche» à Louise Michel.

Louise Michel (1830-1905), institutrice socialiste puis anarchiste, s'engage activement dans la Commune de Paris (1871). Arrêtée par les Versaillais, elle est déportée en Nouvelle Calédonie. Elle s'intéresse à la culture canaque et s'insurge contre le colonialisme. Après l'amnistie, elle revient à Paris en 1880 et poursuit son activité de militante, donnant des conférences à travers la France et en Europe. Inquiétée par la police, elle s'exile à Londres en 1890 où elle écrit Histoire de ma vie, qui complète ses Mémoires publiées en 1886. Elle est l'auteure de nombreux écrits, témoignages (La Commune), romans (La Misère, Les Méprisées...), poèmes, pièces de théâtre, contes... Grande lectrice de Victor Hugo, qu'elle cite et dont elle s'inspire dans ses écrits, elle partage sa haine pour l'Empire et sa défense des « misérables ». Elle signe ses articles politiques « Enjolras », hommage à l'intransigent révolutionnaire des Misérables, et rencontre Victor Hugo à plusieurs reprises, avant et après l'exil. Elle lui adresse une importante correspondance dont il réprovoie les moyens, mais il les soutient pendant leur répression par les vainqueurs et lutte pour obtenir leur amnistie. Déportée à l'autre bout du monde, Louise Michel se souvient du « grand exilé » dont elle transcrit les vers sur les rochers océaniques.

Autour du manuscrit d'Histoire de ma Vie de Louise Michel et d'une dizaine de dessins, notamment des illustrations de « L'Année terrible », l'accrochage présentera une trentaine d'ouvrages, dont de nombreuses éditions originales, autant de lettres manuscrites et d'estampes et imprimés. Réalisé à partir des collections de la Maison de Victor Hugo et de celles de la Bibliothèque Marguerite Durand, avec la participation de la Bibliothèque de l'Hôtel de Ville, il se décline en plusieurs thèmes : Louise Michel poétesse romantique, républicaine sous l'Empire, combattante pendant « l'année terrible » et éternelle révoltée.

Maison de Victor Hugo
6 place des Vosges
75004 PARIS
Tel: 01 42 72 10 16
Du mardi au dimanche de 10h à 18h
Entrée libre

Concours d'écriture

**Concours de correspondance
Le Sentier des Mots et la Médiathèque d'Acigné
Avant le 12 novembre 2011**

Dans le cadre de l'animation du dernier trimestre 2011, le Sentier des Mots et la Médiathèque d'Acigné organisent un concours de correspondance ouvert à tous. Écrire une lettre, une carte ou un courriel à un personnage de livre qui vous a marqué, ou à son auteur.

Règlement

- 1. Indiquez la catégorie dans laquelle vous concourez : jeunes (moins de 15 ans) ou adultes.
 - 2. Indiquez le titre du livre choisi, ainsi que son auteur et son éditeur.
 - 3. Faites parvenir votre production avant le 12 novembre 2011 à la Médiathèque d'Acigné : « Concours de Correspondance » 22 bis rue Abbé Barbedet 35690 Acigné ou par mail : lesentierdesmots@yahoo.fr
 - 4. Votre lettre peut être manuscrite ou numérique, anonyme, écrite sous un pseudo ou signée de votre nom.
 - 5. Vous acceptez qu'elle soit lue en public.
- Un jury de 6 personnes délibérera et attribuera un prix aux trois meilleures lettres de chaque catégorie (bon d'achat de livre).
- 6. Le Sentier des Mots fera éventuellement suivre les lettres aux auteurs concernés.
 - 7. Le samedi 3 décembre, lors de la remise des prix, les lettres retenues seront lues en public par des comédiens. Elles seront affichées tout le mois de décembre à la médiathèque.



Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Prix littéraires



Prix Clara 2011 - 5^{ème} édition **La remise du Prix Clara 2011 a eu lieu dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris le 6 octobre 2011.**

L'édition 2011 du prix littéraire Clara, qui récompense de jeunes auteurs âgés de 11 à 17 ans, dont le jury est présidé par l'écrivain Erik Orsenna, a nommé sept lauréats, six filles et un garçon. Les textes de ces auteurs en herbe sont réunis dans un ouvrage collectif, *Nouvelles d'ados, Prix Clara 2011*, publié aux éditions Héloïse d'Ormesson avec le soutien de la Fondation La Poste et en librairie ce jeudi 6 octobre.

Sept nouvelles composent cet ouvrage. Ces textes ont été sélectionnés parmi les six cents reçus, en provenance de France et de pays francophones, pour concourir à ce prix littéraire.

Les bénéfices des ventes de *Nouvelles d'ados, Prix Clara 2011* seront reversés à l'Association pour la recherche en cardiologie du fœtus à l'adulte de l'Hôpital Necker-Enfants malades (ARCFA).

Les lauréats du Prix Clara 2011 sont :

Tessa Deconchy (Popian, Hérault) - 13 ans - *Canis Lupus*
Manon Le Gallo (Toulouse, Haute-Garonne) - 17 ans - *Oxygène*
Paul Lejeune (Vesoul, Haute-Saône) - 15 ans - *Un vent de liberté*
Manon Tanquerel (Bernières-sur-Mer, Calvados) - 16 ans - *L'Œuvre*
Marion Pignel (Abbeville, Somme) - 16 ans - *Le cri d'un Beatles*
Clara Boissenin (Coiseveaux, Haute-Saône) - 16 ans - *Crescendo*
Iris Baur (Orsay, Essonne) - 14 ans - *Pensées*

Nouvelles d'ados, Prix Clara 2011
Collectif
Éditions Héloïse d'Ormesson
Prix : 10 €
<http://editionseho.typepad.fr/prixclara/>



Prix Wepler Fondation La Poste - 14^{ème} édition **Le 14 novembre 2011.**

Le prix et la mention spéciale (10 000 et 3000 euros) seront attribués le 14 novembre prochain à la brasserie Wepler (Paris, place de Clichy).

La première sélection comporte 12 romans explorant « sans limite aucune les territoires de la création romanesque, en prenant - au prix parfois d'une certaine marginalisation - le risque d'une langue neuve. » Marie-Rose Guarnieri, créatrice du Prix Wepler Fondation La Poste.

Jean-Christophe Bailly, *Le dépaysement : voyages en France*, Seuil
Lilyane Beauquel, *Avant le silence des forêts*, Gallimard
Nicolas Bouyssi, *S'autodétruire et les enfants*, P. O. L
Sylvain Coher, *Carénage*, Actes Sud
Kamel Daoud, *Le Minotaure 504*, Sabine Wespieser éditeur
Patrick Deville, *Kampuchéa*, Seuil
François Dominique, *Solène*, Verdier
Alain Jaubert, *Tableaux noirs*, Gallimard
Philippe Lançon, *Les îles*, Éditions Jean-Claude Lattès
Éric Laurent, *Les découvertes*, Éditions de Minuit
Lorette Nobécourt, *Grâce leur soit rendue*, Grasset
Sophie Schulze, *Allée 7, rangée 38*, Éditions Léo Scheer

Lectures et spectacles

La Fureur des Mots Association APLE 14, Mairie de Paris 14^{ème} Du 3 au 20 novembre 2011

L'association APLE 14 (Association pour la Promotion de la lecture et de l'écriture) organise tous les deux ans dans le 14^{ème} arrondissement de Paris un événement festif, populaire et participatif, dans le but de promouvoir l'écriture et la lecture auprès d'un large public et auprès des jeunes. L'édition 2011 se déroulera du 3 au 20 novembre, elle a pour thème «Tout Brassens» dans le cadre du 30^{ème} anniversaire de sa mort.

- le 5 novembre : - **lecture de la correspondance de Brassens à Toussenet** par la Compagnie Lire autrement à la librairie Bouquinerie d'Alésia à 20h30
- conférence autour de l'oeuvre de René Fallet à la bibliothèque Georges Brassens à 18h00
- le 8 novembre : **correspondances d'ados russes des années 90** par la Compagnie Vent d'Est à l'Entrepôt à 19h15
- le 12 novembre : **lecture de la correspondance de Brassens à Toussenet** par la Compagnie Lire autrement à la bibliothèque Georges Brassens à 18h00

Spectacle «Caprices et Fantaisies» Association Avenir Music. Théâtre du Lucernaire, Paris. Du 6 novembre au 18 décembre



Imaginé et conçu par François Daudin Clavaud, Caprices et Fantaisies vous fait entrer dans l'atmosphère musicale et philosophique européenne qui régnait à la cour du Roi Frédéric II de Prusse au XVIII^{ème} siècle.

Marie Christine Barrault, récitante, nous emmène avec Le voyage musical dans l'Europe des lumières de Charles Burney à Berlin puis à Posdam où ce dernier assiste à un concert de ce célèbre roi flûtiste. Elle nous fait ensuite goûter avec quelques pointes d'humour aux conseils de Quantz adressés aux flûtistes et musiciens de l'époque et nous régale enfin avec la correspondance en français entre le Roi Frédéric II et son ami Voltaire.

Les musiciens François Daudin Clavaud à la flûte ou au traverso et la violoncelliste Silvia Lenzi ponctuent et illustrent avec fantaisie ce superbe voyage dans une Europe de culture. Des pièces extraites de sonates de musiciens contemporains de ce Roi composent ce programme musical : J.S. Bach, Boismortier, Quantz, Telemann, C.P.E. Bach...

Marie-Christine Barrault, récitante
François Daudin Lavaud, flûte et traverso
Silvia Lenzi, violoncelle baroque.
Représentations au Théâtre du Lucernaire à Paris les dimanches à 19h00

Spectacle «Inconnu à cette adresse» Association Prix du Jeune Ecrivain. Du 17 au 19 novembre. Théâtre Municipal de Muret (31)

Spectacle musical tiré du roman épistolaire de Kressmann Taylor *Inconnu à cette adresse*.

Lecture des lettres par Frédéric Sounac et Julien Patureau de Miraud
oeuvres pianistiques et lieder interprétés par
Clara Adam au piano et
Frédéric Sounac, baryton.

Représentations au Théâtre Municipal de Muret
Place Léon Blum, 31600 Muret
Tél : 05 61 51 91 50

Colloques

La correspondance et la construction des identités en Europe centrale 1648 - 1848 Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA) à Pessac Du 24 au 25 novembre 2011

Ce colloque aura lieu à la Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA) à Pessac. En quoi les correspondances peuvent-elles être le lieu de l'affirmation d'un individu ou d'un groupe, de la définition d'une identité en Europe Centrale ? De 1648 à 1848, ces correspondances restent un fait majoritairement élitaire puisqu'elles supposent la maîtrise de l'écriture.
F. Cadilhon, C. Le Mao et Michel Figeac.

Centre d'Etudes des Mondes moderne et contemporain.
<http://cemmc.u-bordeaux3.fr/>

Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine
<http://www.msha.fr/msha/>

Texte et musique

Festival (de la chanson française francophone) Jacques Brel Théâtre Edwige Feuillère - Vesoul Du 1er au 14 octobre

Evelyne Gallet a remporté le premier prix du **Concours Jeunes Talents** du Festival Jacques Brel.

Cette année, Arnold, Billie, Claire Jau, Evelyne Gallet, Ginkgoa et Nico sont montés sur la scène du Théâtre de Vesoul pour participer au concours. Billie a obtenu le second prix.

Le nombre de candidats a doublé par rapport aux années précédentes.

Lauréat en 2009, Barcella était le parrain de ce concours.

Le Théâtre soutient les lauréats en leur offrant des lieux de résidences, les invitant en cours de saison à se produire en milieu scolaire, pénitentiaire et hospitalier.

.....

Agenda des actions de mécénat de la Fondation La Poste

Fidèle aux valeurs du groupe La Poste, la Fondation soutient l'expression écrite en aidant l'édition de correspondances, en favorisant les manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture, en encourageant les jeunes talents qui associent texte et musique et en s'engageant en faveur des exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'écriture.

Automne 2011 - novembre

Manifestations artistiques qui rendent plus vivantes la lettre et l'écriture.

La Fureur des Mots - Association APLE 14, Mairie de Paris 14ème
Du 3 au 20 novembre 2011

Spectacle «Caprices et Fantaisies»
Association Avenir Music. Théâtre du Lucernaire, Paris.
Du 6 novembre au 18 décembre

Spectacle «Inconnu à cette adresse»
Association Prix du Jeune Ecrivain.
Du 17 au 19 novembre. Théâtre Municipal de Muret (31)

Spectacle «Inconnu à cette adresse»
Association Prix du Jeune Ecrivain.
Du 17 au 19 novembre. Théâtre Municipal de Muret (31)

Colloque « La correspondance et la construction des identités en Europe centrale 1648 - 1848 »
Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (MSHA) à Pessac
Du 24 au 25 novembre 2011

Texte et musique

Festival Jacques Brel 2011 à Vesoul
Du 1er au 14 octobre 2011
Evelyne Gallet a remporté le premier prix du **Concours Jeunes Talents** du Festival Jacques Brel.

Prix littéraires

Prix Clara 2011 - 5ème édition. Octobre 2011
Remise du Prix Clara 2011 aux sept lauréats dans les salons de l'Hôtel de Ville de Paris le **6 octobre 2011**

Prix Wepler Fondation La Poste - 14ème édition
Le 14 novembre 2011

Engagement en faveur de l'écriture pour tous. Projets solidaires

Planète Urgence. Congés solidaires. De janvier à décembre 2011

Deux missions de congés solidaires - en lien avec l'objet de la Fondation - en collaboration avec le Groupe La Poste et le consortium d'ONG Planète Urgence. Planète Urgence est une association qui a pour objectif la lutte contre les inégalités Nord-Sud et la protection de l'environnement. Pour son développement, Planète Urgence s'appuie sur le principe de fonctionnement des congés solidaires, c'est-à-dire la mobilisation de citoyens à titre individuel et des entreprises via leurs collaborateurs volontaires qui réalisent une mission pendant leurs congés.

Maison Thérapeutique du Lycéen et du Collégien 2010-2011 (Unité de soins rattachée à l'EPSM Etienne Gourmelin Quimper). De septembre 2010 à décembre 2011

Ateliers d'écriture destinés à des jeunes de 12 à 20 ans souffrant de troubles psychologiques ou psychiatriques mais poursuivant une scolarité à temps plein ou partiel. Cet atelier culturel et ludique, conduit par une personne extérieure à l'unité de soins, vient en complément d'autres ateliers organisés par le personnel soignant. En favorisant le désir de s'exprimer, et de parler de soi, cet atelier constitue un préalable au travail psychothérapeutique.

La Boîte à Mots. Mairie de Roanne. Du 1er sept. 2011 au 30 juin 2012.

Projet né d'une réflexion de la ville de Roanne sur l'accès à la Culture pour les publics éloignés.

Trois objectifs :

- faire découvrir le plaisir de lire et d'écrire
- amener les publics empêchés et éloignés à fréquenter la Médiathèque et plus largement les lieux culturels de la ville de Roanne
- constituer une réseau de partenaires (publics, privés, associations, bénévoles...) sensibilisés aux problématiques du livre, de la lecture et de l'écriture, les fédérer et leur apporter un soutien par des formations.

Tranches d'âges ciblées prioritairement : les enfants de 4 à 8 ans, les préados et adolescents, les adultes (parents)

Mise en place d'ateliers autour du livre, de la lecture et de l'écriture animés par des professionnels ou des personnels formés. La thématique choisie est commune à l'ensemble des ateliers proposés sur une année scolaire, elle constitue le fil conducteur de l'action. Thématique 2010-2011 « Différences »

Le projet dure le temps d'une année scolaire.

Le temps fort final est une exposition des travaux à la Médiathèque de Roanne avec un vernissage officiel où l'ensemble des participants est invité.

L'Apprenti Bus. De septembre 2011 à juin 2012.

L'Association Sport dans la Ville est une association d'insertion par le sport en France. L'ensemble des programmes mis en place par Sport dans la Ville, permet de favoriser l'insertion sociale et professionnelle des 2000 jeunes inscrits à l'association.

Sport dans la Ville propose à chaque enfant des programmes sportifs, des programmes de découverte, des programmes d'insertion professionnelle mais également des ateliers de lecture, d'écriture et de communication. Dans ce cadre elle s'est associée à Méthodia (structure spécialisée dans le soutien scolaire) pour créer un programme pédagogique d'aide à la communication écrite et orale pour les jeunes âgés de 7 à 11 ans dénommé « L'Apprenti'Bus ».

Fort du succès du programme, en terme de résultats (évolution positive de la communication écrite et orale de chaque jeune inscrit) et en terme de fidélité des enfants au programme « Apprenti'Bus », Sport dans la Ville souhaite développer dès septembre 2011 de nouvelles séances.

Ateliers d'écriture par la Compagnie la Baleine - Cargo à Saint-Martin-de-Ré. D'avril à décembre 2011

Ateliers d'écriture et création d'un spectacle autour du thème

« Où vont les sentiments quand ils disparaissent ? »

- Maison d'arrêt : 24 séances de 3h00 à partir du 19 avril et restitution-spectacle lors des deux dernières séances en décembre.

- Centre de polyhandicapés : 3 séances les 13 septembre, 11 octobre, 8 novembre.

Festival «Le Monde magique» - à Labège (31) Centre des Congrès Agora Toulouse Dimanche 20 novembre

Restitution d'ateliers d'écriture dans le cadre de la journée nationale de la Trisomie 21 pour la 3ème édition du festival pour enfants Le Monde Magique

Le Pied à l'Encrier - à Toulouse, Théâtre de Mazade Mardi 29 novembre 2011

CLAP : Centre de ressources et de Liaison pour les Associations et les Porteurs de projets en Midi-Pyrénées

Le Pied à l'Encrier, Fête Régionale de l'écriture et de l'Expression

Le Pied à l'encrier est un appel à textes destiné à des jeunes et des adultes, engagés dans une démarche d'apprentissage ou de ré-apprentissage de la langue française.

Participants : les personnes inscrites dans des actions d'alphabétisation, de français langue étrangère, d'acquisition ou de ré-acquisition des savoirs de base proposées par des organismes de formation, des CFA, des centres sociaux, des établissements de réinsertion sociale et professionnelle ou d'éducation spécialisée, des sections éducation des maisons d'arrêt, et d'autres institutions engagées dans des missions d'intégration, d'insertion et de lutte contre l'illettrisme de la région Midi-Pyrénées... 700 personnes participent.

Tous les textes adressés sont publiés dans un recueil intitulé « Le Pied à l'Encrier ».

Cet ouvrage est offert à chaque participant à l'occasion de la Fête Régionale de l'Écriture et de l'Expression le 29 novembre 2011 au Théâtre de Mazade à Toulouse, rencontre qui se déroule autour d'un programme de lectures-spectacles.

Festival de l'Écrit - Champagne-Ardenne. Les 7, 14, 18 et 20 octobre 2011.

L'association Initiales, basée en Haute-Marne, organise le «Festival de l'écrit» dans la région Champagne-Ardenne.

Association d'éducation populaire et de jeunesse, d'organisme de formation et de Pôle régional de ressources culturelles, Initiales s'est fixé pour but de faciliter l'accès à l'autonomie, à la culture et à la citoyenneté des personnes vivant des situations d'exclusion dues, entre autres, à l'illettrisme. Son ambition est notamment de faire de l'usage des pratiques artistiques une voie d'émancipation pour les personnes vivant des difficultés d'expression et de communication et de contribuer, dans une dynamique territoriale fédératrice à la cohésion sociale par l'accès à la culture.

Les ateliers incitent les personnes à prendre une place dans cet espace de liberté, d'échanges, de plaisir, de créativité qu'offre la maîtrise de la langue : écrire pour se construire, organiser une réflexion, communiquer avec autrui, exercer sa citoyenneté dans la vie de tous les jours. L'action fédère 250 structures, les textes sont réalisés dans des espaces d'écriture mis en place en Champagne-Ardenne. Des rencontres publiques du Festival de l'écrit auront lieu à Charleville-Mézières le 7 octobre, le 14 à Reims, le 18 à Chaumont, et le 20 à Troyes.

Auteurs

Nathalie Jungerman (ingénierie éditoriale et rédactrice en chef indépendante)
Corinne Amar, Elisabeth Miso, Gaëlle Obiégly
ISSN 1777-563
nathalie.jungerman@laposte.net
florilettres@laposte.net

ÉDITEUR FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

44 boulevard de Vaugirard
Case Postale F603 75757 Paris Cedex 15
Tél : 01 55 44 01 17



<http://www.fondationlaposte.org>
fondation.laposte@laposte.fr